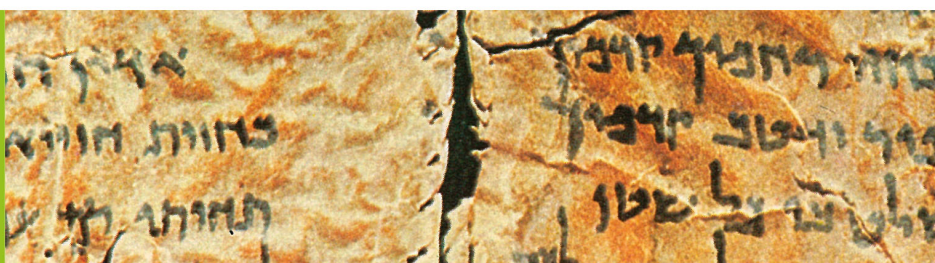


Les Apocryphes chrétiens des premiers siècles

Mémoire et traditions

desclée
de
brouwer



sous la direction de
François-Marie Humann
et Jacques-Noël Pérès



INSTITUT
CATHOLIQUE
DE PARIS

Théologie à l'Université

Les Apocryphes chrétiens des premiers siècles

Sous la direction de
François-Marie Humann et Jacques-Noël Pères

Les Apocryphes chrétiens des premiers siècles

Mémoire et traditions

Avec les contributions de

Michel BERDER
Yves-Marie BLANCHARD
François BËSPFLUG
Béatrice CHEVALLIER-CASEAU
Jean-Daniel DUBOIS
Isaia-Claudio GAZZOLA
François-Marie HUMANN
Izabela JURASZ
Jacques-Noël PÈRÈS
Paul-Hubert POIRIER

Desclée de Brouwer

Collection « Théologie à l'Université »

La théologie s'exerce en bien des lieux et de multiples façons. L'accomplir à l'Université, c'est l'inscrire dans une exigence aussi ancienne que les universités elles-mêmes où, sans concession ni préjugé, se croisent et s'interpellent les savoirs. À une époque d'éclatement des croyances et des rationalités, cette exigence intellectuelle demeure d'actualité.

« Théologie à l'Université » publie des recherches menées au *Theologicum* - Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses de l'Institut catholique de Paris.

Directeurs : Philippe Bordeyne et Henri-Jérôme Gagey

Comité éditorial : Emmanuel Durand, François-Marie Humann, Sophie Ramond et Katherine Shirk Lucas

THEOLOGICUM
FACULTÉ DE THÉOLOGIE & DE SCIENCES RELIGIEUSES

© Desclée de Brouwer, 2009

47, rue de Charenton, 75012 Paris

ISBN : 978-2-220-06101-6

ISBN pdf : 9782220088723

Introduction

L'apocryphité, un chantier ouvert

Jacques-Noël Pérès

Dans l'introduction à la traduction des *Écrits apocryphes chrétiens* dont ils ont été les maîtres d'œuvre, François Bovon et Pierre Geoltrain ont souligné que la foi chrétienne, dès les premiers temps du christianisme, a reposé sur ce qu'ils ont appelé « deux piliers », à savoir la mémoire de Jésus et le témoignage des apôtres¹. Ce sont là comme les deux foyers d'une ellipse, en quoi d'aucuns verront la prédication chrétienne ou l'œuvre missionnaire, tandis que d'autres y retrouveront l'Église elle-même. C'est dire en tout cas combien dans la conscience des chrétiens – d'hier au fond comme d'aujourd'hui – aux côtés du Christ et de son évangile se tiennent les apôtres, dont la tâche que le Maître leur a désignée a précisément été d'enseigner toutes les nations en les conduisant à vivre cette bonne nouvelle qui est celle du Salut. Parmi les Pères de l'Église, plusieurs, les Clément Romain, les Irénée, les Tertullien, pour ne citer que quelques-uns des plus anciens mais combien d'autres avec eux, ont tenu à mettre en évidence la continuité fécondante qui va du Père au Christ, du Christ aux apôtres, des apôtres à l'ensemble des chrétiens qui, dans et par l'Esprit, en reçoivent le précieux dépôt.

Il y a quelques années, alors qu'il accordait une interview au magazine *Biblia*, Didier Convard, auteur à succès de bandes

1. Cf. François BOVON et Pierre GEOLTRAIN, éd., *Écrits apocryphes chrétiens*, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 1, Paris, Gallimard, 1997, p. xxxi.

dessinées relevant de ce qu'il est convenu d'appeler la « catholic fantasy », entendons par là des récits illustrés où la fiction mêle allègrement théologie et ésotérisme à des aventures policières ou d'anticipation², expliquait que parfois « le tissu de l'histoire s'est déchiré » et qu'en conséquence le scénariste peut se sentir appelé à remplir le vide laissé béant³. Certains parfois ont posé la question de savoir si au fond la littérature apocryphe n'a pas joué un rôle analogue. Les évangiles canoniques en effet, les quatre que la tradition chrétienne a considérés comme livres sur lesquels faire reposer sa foi et qu'elle a conservés au nombre des livres bibliques, ne rapportent que quelques paroles dites par Jésus et quelques épisodes de sa vie. Entre les événements qui se sont produits au moment de sa naissance et qui ont été amplifiés en un récit où le miraculeux retient l'attention du lecteur, et les événements qui ont eu lieu lorsqu'il se mit à prêcher et qu'il mourut, avant que ses disciples témoignent de ce qu'il est ressuscité ainsi qu'il l'avait annoncé, bien des années se sont écoulées, dont nous ignorons tout, si ce n'est sa rencontre avec les docteurs dans le Temple. Mais qu'a-t-il fait entre-temps? Quel métier a-t-il éventuellement exercé? Comment a-t-il été perçu par ses contemporains? Quelle personnalité était la sienne? A-t-il donné une instruction secrète à ses apôtres? Ces questions et bien d'autres ont excité la curiosité des hommes et des femmes dès que les premiers disciples de Jésus se sont mis en route, vers l'Orient, le monde syrien d'une part, et vers les pays du Bassin méditerranéen d'autre part. Mais comment y répondre? À qui se fier? Qui pourrait jeter une lumière sur ces années du Jésus inconnu? Avec la même discrétion, le livre des Actes des apôtres qu'on lit dans le Nouveau Testament, qui ne s'intéresse au vrai qu'à Pierre et à Paul – lequel d'ailleurs n'est pas l'un des Douze –, ne livre guère de renseignements sur ces

2. Sur ce sujet, cf. Roland FRANCAERT, *La BD chrétienne*, Bref 50, Paris, Cerf/Fides, 1994.

3. Interview de Didier CONVARD par Sylvain LE DUGOU, dans *Biblia* n° 41, août-septembre 2005, p. 38-41.

hommes envoyés à la conquête du monde. Qui donc étaient ces apôtres, dont les listes mêmes des noms ne concordent pas? Quels étaient leurs qualités et leurs défauts? Où sont-ils allés? Qu'ont-ils dit et à qui? En quelles circonstances?

L'Église pourtant, c'est-à-dire les diverses communautés nées ici ou là de la prédication des premiers disciples, a eu tôt conscience d'être dépositaire de ce qui lui a été transmis par les apôtres. Elle a constaté ce fait: elle est *apostolique*. C'est sur la tradition des apôtres, sur ce qu'ils lui ont transmis, qu'elle fonde l'expression de sa foi. Or, au premier rang de cette transmission, de cette tradition, il y a des écrits. Ce sont des lettres, les Épîtres de Paul et de quelques autres apôtres; c'est le récit de péripéties que vécurent surtout Pierre et Paul pour annoncer le message du Christ, les Actes des apôtres; ce sont des témoignages rendus au Christ ressuscité à partir de quelques-unes de ses actions et de ses paroles; ce sont les Évangiles de Marc, de Matthieu et de Luc avant celui de Jean; ce sera enfin un livre de visions et de révélations, une apocalypse attribuée à Jean. Dans ces écrits, qu'elle regardera comme une Écriture sainte, l'Église puisera tout ce qui sera nécessaire à sa foi. Elle en fera son Nouveau Testament, qui ne rend pas inutile l'Ancien – les Écritures juives qui annoncent la venue d'un Sauveur, le Messie, « Christ » en grec –, mais dont les premiers chrétiens – juifs pour la plupart, au tout début du moins – penseront qu'il l'éclaire et lui donne tout son sens.

Il est nécessaire de comprendre que le Nouveau Testament a mis un certain temps à être constitué. Ce n'est que peu à peu que les écrits qui viennent d'être évoqués ont été reconnus comme Écriture sainte et qu'ils sont entrés dans ce que l'on appelle le « canon » du Nouveau Testament. Le terme « canon » est un mot d'origine grecque qui signifie « mesure », « règle », et qui désigne la collection des livres du Nouveau Testament. Si, à la fin du II^e siècle, la plupart de ceux-ci sont déjà mis à part, on s'interrogera encore au IV^e siècle pour savoir s'il faut y admettre l'Apocalypse

johannique. Pour ce qui est du canon de l'Ancien Testament, ce n'est que dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne qu'il a été précisé par les rabbins, quoique les juifs hellénisés aient conservé des livres que leurs coreligionnaires de Palestine ne retenaient pas.

La production littéraire de l'Église ancienne ne se borne pas aux livres du Nouveau Testament. D'autres sont en effet rédigés peu après les écrits qui entreront dans le canon du Nouveau Testament, et pendant plusieurs siècles encore. S'il y a des œuvres d'apologétique, des homélies, voire, le moment venu, des commentaires de livres bibliques et des livres d'histoire, certains écrits produits par d'anciennes communautés chrétiennes et utilisés par elles pour les besoins de la catéchèse par exemple, ou pour expliciter leurs doctrines comme leurs pratiques, empruntent leur genre littéraire à ceux du Nouveau Testament. On retrouve ainsi parmi ces écrits des évangiles, des épîtres, des actes d'apôtres et des apocalypses. C'est ce qu'il est convenu d'appeler la « littérature apocryphe chrétienne ». Le terme « apocryphe » mérite quelques éclaircissements. Le grec *apokryphos* signifie « caché », « celé », « dissimulé ». Pour quelles raisons qualifie-t-on ainsi cette littérature ? Plusieurs explications ont été avancées. Pour les uns, parce que ces textes sont demeurés cachés au sein de communautés marginales et donc inconnus du reste de l'Église ; pour d'autres, parce que leur contenu devait rester caché au tout-venant et n'être révélé qu'à un cercle choisi d'initiés ; pour d'autres enfin, en conséquence, parce que la doctrine dont ils rendent compte est une doctrine secrète. En fait, ce qui, dans cette triple optique, est apocryphe, c'est le texte, le lecteur ou l'enseignement transmis.

La littérature apocryphe chrétienne connaît aujourd'hui un regain d'intérêt, tant auprès des chercheurs, qui y trouvent matière à étude de traditions mémorales, que d'un public plus large qui y trouve de quoi satisfaire une curiosité toujours en éveil. Les chercheurs, pour leur part, tâchent de présenter la littérature

apocryphe chrétienne comme un ensemble de textes qu'il n'est pas forcément nécessaire de définir par rapport au corpus scripturaire, quoiqu'un certain nombre d'éléments interdépendants les rapprochent. En 1983, Éric Junod les envisageait comme « des textes anonymes ou pseudépigraphes d'origine chrétienne qui entretiennent un rapport avec les livres du Nouveau Testament et aussi de l'Ancien Testament, parce qu'ils sont consacrés à des événements qui se situent dans le prolongement d'événements racontés ou évoqués dans ces livres, parce qu'ils sont centrés sur des personnages apparaissant dans ces livres, parce que leur genre littéraire s'apparente à ceux d'écrits bibliques⁴ ».

Le même auteur a pensé, un peu moins d'une dizaine d'années plus tard, maintenir cette définition, en précisant toutefois que les rapports décelés peuvent être « lointains et nettement secondaires au regard d'autres ouvrages⁵ ». Un autre spécialiste de cette littérature, Jean-Claude Picard, désignait pour sa part l'apocryphe comme étant le témoin « d'une tradition mémoriale relative à une figure ou un moment singulier de ce "temps des origines" que constitue tout ou partie de l'histoire biblique, et ses inévitables entours dont la mémoire collective des peuples de tradition biblique a toujours su faire le lieu de son travail propre ». Il ajoutait que « juives, chrétiennes ou musulmanes, orientales ou d'Occident, de l'Antiquité, du Moyen Âge ou plus récentes : toutes traditions passées dans les livres imprimés comme conservant la mémoire de quelque fait ou personnage lié aux temps bibliques [méritent] de figurer *in extenso* ou par simple mention, dans le champ des apocryphes⁶ ».

4. ÉRIC JUNOD, « Apocryphes du Nouveau Testament ou apocryphes chrétiens anciens? », *Études théologiques et religieuses* 58/3, p. 409-421, cit. p. 412.

5. *Idem*, « Apocryphes du Nouveau Testament : une appellation erronée et une collection artificielle. Discussion de la nouvelle définition proposée par Wilhelm Schneemelcher », *Apocrypha* 3, 1992, p. 17-46, cit. p. 27.

6. Jean-Claude PICARD, « L'apocryphe à l'étroit. Notes historiographiques sur les corpus d'apocryphes bibliques », *Apocrypha* 1, 1990, p. 69-117, cit. p. 75.

À le suivre, le chantier apocryphe serait assurément très vaste, trop vaste. Il n'empêche qu'on remarque dans ces définitions que ne figurent pas les milieux socioculturels ou religieux, encore moins politiques, au sein desquels sont nés ces apocryphes, pas plus d'ailleurs que le devenir de ces textes et que l'usage qu'on en a fait ou qu'on en fait encore. On ne parle pas, à leur sujet, en premier lieu d'« hérésie », comme pouvait le faire un Eusèbe de Césarée, le grand historien de l'Église du IV^e siècle, qui les jugeait absurdes, circulant parmi des hérétiques et véhiculant une doctrine hétérodoxe⁷. On souligne plutôt que ces textes sont des monuments historiques. À travers eux, ce sont des communautés chrétiennes des premiers siècles qui se révèlent à nous. Auteurs et lecteurs s'y dévoilent en exposant leurs certitudes et leurs espérances, leur manière d'être et leur manière de faire.

Nombre de ces textes sont attentifs à insérer les récits de la naissance comme de la mort du Christ, les récits de ses miracles aussi, puis à sa suite les aventures – car il s'agit bien d'aventures – vécues par les apôtres pour porter son Évangile, dans une histoire qui veut être l'Histoire. Des personnages interviennent, qui portent des noms identifiables. Des faits, des paroles, des usages sont rappelés, qui tendent à prouver l'authenticité de ce qui est ainsi rapporté. Bien sûr, les auteurs de ces textes ne sont pas toujours à un anachronisme près, et les pratiques que l'on y découvre sont souvent celles de l'époque et du lieu de la rédaction du récit, en sorte que sont à même de les comprendre les chrétiens auxquels ce récit a primitivement été destiné. Une telle historicisation de la vie et du ministère de Timothée, pour ne prendre que son exemple, est bien illustrée par ce qui est rapporté au commencement ou presque de ses actes apocryphes :

« Ayant été instruit par Paul, divin parmi les apôtres, il fut l'objet de sa part de nombreux témoignages ; il devint son compagnon de

7. Eusèbe DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, VI, XII, 2-4 ; SC 41, p. 102-103.

voyage, souffrit avec lui pour l'Évangile de Christ et se rendit lui-même indispensable à ses yeux; il arriva avec lui dans la métropole des Éphésiens et reçut aussi de lui la charge de siéger le premier comme évêque sur le trône de cette ville – en ce temps-là, Néron régnait comme empereur sur l'État des Romains et Maximus était proconsul d'Asie. Tout ce qui a été accompli par lui en fait d'enseignements, de prodiges, de guérisons, de conduites exemplaires qui dépassent les pensées humaines, il est possible à chacun de l'apprendre grâce à ce qui est dit de manière excellente dans les Actes des saints apôtres⁸. »

En précisant les lieux, les dates par le biais du règne de Néron et du gouvernorat de Maximus, en rappelant Paul et en renvoyant même aux Actes canoniques qui pourtant ne disent rien de Timothée, l'auteur de ce texte retient l'attention de ses lecteurs – voire de ses auditeurs lorsque ces pages sont lues –, et il excite leur curiosité en les renvoyant à une histoire qu'ils connaissent déjà, à laquelle ils peuvent se référer, dans laquelle s'insère alors ce qui leur est ainsi rapporté. L'épiscopat de Timothée à Éphèse devient ainsi une vérité historique. Paul Veyne ne nous a-t-il pas rappelé que l'histoire naît et prend forme lorsque l'historien choisit son intrigue⁹?

En proposant, à l'ouverture de l'année académique 2007-2008, un colloque sur le thème « Les Apocryphes chrétiens des premiers siècles, Mémoire et traditions », l'École doctorale *Religion, Culture et Société*, où se retrouvaient alors les doctorants des trois facultés de théologie de l'Institut catholique de Paris, de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge et de l'Institut protestant de théologie – faculté de Paris, a voulu approfondir, à travers une

8. *Actes de Timothée* 4-5, dans Pierre GEOLTRAIN et Jean-Daniel KAESTLI, éd., *Écrits apocryphes chrétiens*, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 2, Paris, Gallimard, 2005, p. 596.

9. Cf. Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1979, p. 35-42.